



Marjorie Tixier

Un Matin ordinaire

Premier prix du concours Librinova
"Un merveilleux malheur"

Marjorie Tixier

Un Matin ordinaire

© Marjorie Tixier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1885-2

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Muriel Tixier, Marianne Perinetti
& Quentin Maerten,

« Au milieu du chemin de notre vie,
je me trouvai dans une forêt sombre,
la route où l'on va droit s'étant perdue. »

Dante, *La Divine Comédie, Enfer, I*

Laurence

Je n'ai jamais posé le pied à Valparaíso. J'ai étudié l'espagnol au collège, au lycée, rêvé d'un grand voyage, d'un périple en avion de milliers de kilomètres pour toucher ce nom, ce mot, ce pays : Val Paradis.

Ce matin, je cours. À défaut de voyager, j'ai une maison juchée dans un écrin de verdure. Je descends les escaliers, lance trois foulées, parcours quelques mètres de bitume et me voilà dans la nature.

Des écouteurs dans les oreilles, j'écoute de la musique douce. Il me faut du calme pour entrer en course, c'est comme entrer dans l'eau. Je me relâche, le souffle profond, j'adapte ma foulée aux aspérités du grand pré, le chemin serpente jusqu'à la forêt. Une enfilade de sommets à gauche, un lac au loin à droite, mes pas s'enchaînent si bien que j'ai peu d'attention pour la clôture défoncée du pré de Vivien. Pas d'animaux égarés à l'horizon, je peux me laisser envoûter par la beauté cuivrée du paysage autant qu'il me plaît.

Dans la forêt au contraire, des brindilles craquent, les branches des arbres frissonnent et parfois c'est le tronc entier qui vacille. Je sursaute, je regarde, j'inspecte. J'ai toujours peur que quelque chose me tombe dessus.

Chaque fois que j'enfile mes baskets, j'entends ma mère, grand-mère, grand-père me répéter comme un refrain : Ne va pas t'aventurer dans les bois toute seule... On ne sait jamais ce qui y traîne.

Je le dis aussi à mes filles. Julie, l'aînée, tremble comme une feuille et s'imagine que le grand méchant loup va la dévorer toute crue. Annie dit qu'elle a toujours un couteau dans sa poche pour se défendre. Elle pense qu'elle serait plus rusée que le loup, plus rapide aussi parce que légère comme une plume. Moi, je ne sais pas comment je serais, plutôt comme Julie, plutôt comme Annie, ou entre les deux. À mon âge, on ne se prononce plus, on se dit qu'on ne peut rien prétendre tant qu'on n'a pas vécu les choses. On espère simplement que ça ne nous arrive jamais. Alors, pour protéger mes filles, je leur interdis d'aller se promener seules dans les bois.

Si je le fais moi, c'est pour m'aérer, oublier les petits soucis du quotidien, respirer l'air pur plutôt que les relents d'alcool de l'hôpital. Avec mon père hospitalisé lui aussi, j'ai l'impression que mes journées s'enfilent dans de longs couloirs infiniment blancs ponctués de chariots encombrés de gants, serviettes, lunettes, fioles, bouteilles et autres accessoires incontournables dans un hôpital.

Immobilisé sur un lit, mon père a une ossature capricieuse. Présentement, il faut ressouder son fémur et son tibia. Il a la maladie des os de verre, on ne peut rien y faire. Chaque jour, je passe une heure en sa compagnie, après mon service du matin. Le vendredi, c'est différent, j'arrive à onze heures, juste pour lui, toute fraîche d'avoir couru, pris une douche, lissé mes cheveux au Babyliss. Parfois, je pose un léger vernis ivoire sur mes ongles. Quand je suis en service, c'est interdit, à cause des microbes. Pour les malades, mes doigts se doivent d'être immaculés et mon alliance enfilée sur une chaîne en or autour de mon cou. Leur santé vaut bien ce léger sacrifice, mais quand je ne viens que pour mon père, j'ajoute une ou deux bagues à mes doigts et un peu de rouge sur mes lèvres.

Pour l'instant, je cours lentement. Je m'échauffe pendant vingt minutes, vingt minutes de chansons et de musique dans ma tête.

Je pense à Edmond qui ne parle pas beaucoup, sauf à son jardin. Il parle tout seul, refait sa journée, calcule les dimensions de ses murs, les quantités de béton, d'enduit, de tout ce qu'il fera le lendemain sur son chantier. Pour le reste, il préfère me laisser la parole. Il dit que je m'en tire mieux que lui, j'ai fait des études, j'ai le bac, des diplômes et tout le tralala pour parler à sa place.

C'est peut-être à cause de son silence que nous n'avons jamais voyagé. Edmond n'a jamais pris le train, alors l'avion...

Lui non plus n'aime pas que j'aille courir seule. Je dois l'appeler avant de partir et à mon retour. Je dois quitter la maison à la même heure exactement et rentrer soixante minutes plus tard exactement. C'est la condition. J'ai le droit de courir à condition de ne pas dépasser une heure, j'ai la permission d'être libre pendant soixante minutes, pas une de plus, après quoi je

m'arrête sur-le-champ, à bout de souffle et rouge pivoine, pour appeler Edmond et lui dire que je suis là, chez nous, à l'abri des regards, en sécurité.

Il répond : Super, et raccroche aussitôt.

Moi, j'ai la gorge qui se serre, je sais que je ne poserai jamais le pied à Valparaíso.

Ma voisine n'ignore pas que je cours tous les vendredis à neuf heures précises et que je rentre tous les vendredis rouge écarlate à dix heures tapantes. Elle tire légèrement son rideau, comme ça, l'air de rien. Elle s'imagine peut-être que je ne la vois pas, mais je remarque le voilage blanc qui tremble et, si je regardais vraiment, je verrais même son œil me dévisager. Je fais comme si de rien n'était, je joue son jeu. Ça m'agace pourtant.

Je suis sûre qu'elle se dit que mon short est trop court et trop moulant et que si je me fais violer ce sera bien fait. Elle se dit aussi que mon débardeur pourrait se transformer en t-shirt normal avec des manches. Elle se dit encore que je pourrais mettre un large blouson par-dessus pour ne pas montrer ma jolie poitrine bien ronde et cacher le ballonnement que mon soutien-gorge ne peut contenir tout à fait. Si elle sortait de chez elle, elle saurait que je ne croise jamais personne quand je cours. Le vendredi matin, de neuf heures à dix heures, il n'y a personne sur mon parcours, jamais.

Vingt minutes d'échauffement dans les prés, ça monte un peu, mais pas beaucoup. Au loin, j'aperçois à nouveau le lac, opale plate et scintillante dans le prolongement d'une longue piste d'atterrissage.

Pas d'avion à l'horizon ce matin, allonger mes foulées me donne l'impression de commencer à planer tandis que mon corps dégoûdi se fait plus aérien. Je passe près d'une étroite rivière encombrée d'arbres tombés ça et là. J'enlève alors mes écouteurs, sans doute pour entendre l'écoulement de l'eau. Je remonte la rivière à flanc, j'y serai dans dix minutes environ, c'est la moitié de mon parcours, le meilleur moment, le moment où je parviens à écouter le silence ou, plus exactement, le chant de la nature.

Un jour, quelque chose d'extraordinaire est survenu. Je courais avec

facilité, mes pieds étaient légers comme du coton, ma respiration parfaitement inaudible. Je me croyais transparente, invisible, une lumière dans la pénombre de la forêt traversée par la rivière. Et là, un peu plus haut, j'ai vu une flamme blanche, immense, une forme extraordinaire, comme une aile articulée, mais silencieuse. Une ombre pure sur l'eau de la rivière. Cela n'a duré que quelques secondes. Les yeux écarquillés, je tentais de capturer l'image de cet oiseau que je ne pouvais nommer.

Il s'est peut-être envolé, je ne sais pas, je ne l'ai pas vu faire, mais il a disparu.

Toujours, quand je cours, je pense à l'oiseau, à ce moment de grâce, à la possibilité qu'il réapparaisse, comme ça, juste pour moi.

Après la rivière, la forêt se prolonge sur un chemin carrossable, c'est pour cela qu'Edmond n'approuve pas mon circuit. J'ai beau lui dire que je ne croise personne, il répond qu'on ne sait jamais ce qui se passe dans la tête d'un détraqué.

Si je me rends à ses arguments, je ne fais plus rien. Je ne sors plus de chez moi, Edmond n'aime pas marcher, faire du sport n'en parlons pas, voyager est un mot qu'il refuse d'inclure dans son vocabulaire, ne reste que la caravane au camping de Saint-Malo chaque mois de juillet parce qu'il adore regarder les bateaux et les étalages de poissons.

Quand je lui ai dit que j'aimerais aller à Valparaíso pour notre voyage de noces, il a souri et m'a répondu qu'il avait réservé un hôtel cinq étoiles sur la côte atlantique. Le Val Paradis. J'ai affiché un sourire heureux. Il avait fait l'effort de m'entendre, je savais que je n'épousais pas Indiana Jones, mais juste Edmond pour qui Saint-Malo était un eldorado.

Je suppose que mon père est déjà en train de scruter sa montre pour que le temps s'écoule plus vite. Il m'attend dans une heure trente précisément. Dans sa chambre, il a un compagnon qui s'appelle Charles comme lui et qui a la même maladie que lui. Charles le compagnon attend que les os de ses pieds, bras et mains se recollent. Il est tombé dans les escaliers, la nuit, il avait envie d'un chocolat chaud et d'une tartine grillée. Il ne peut rien faire

tout seul, c'est Charles mon père qui lui allume la télé. L'ennui, c'est que mon père déteste la télévision, il n'écoute que la radio. Avec Charles le compagnon, il ne pouvait plus l'écouter tranquillement, alors je lui ai apporté des écouteurs, de bons gros écouteurs qui n'abîment pas trop les oreilles.

Quand j'arrive à onze heures, je tire le rideau pour créer un peu d'intimité mais je sais bien que Charles le compagnon écoute tout, même si Charles mon père augmente le volume de la télévision pour prendre des nouvelles de Julie et Annie.

Papa ne me demande pas comment je vais. Je crois qu'il n'a jamais pensé que je pouvais avoir des hauts et des bas comme lui. Certes je n'ai pas sa maladie, et même pas de maladie du tout. J'ai un mari, une belle maison, un travail intéressant et deux ravissantes petites filles, mais je ne vois pas pourquoi à moi aussi on ne demanderait pas parfois : Comment tu vas ?

Peut-être parce que je suis infirmière. Si je prends soin des autres, c'est que je sais prendre soin de moi. Après tout, à part Valparaíso, rien ne me manque.

Je viens de dépasser la rivière. À la place de l'oiseau fantasmagique décolle une insignifiante tourterelle que je regarde à peine.

Je remets mes écouteurs en place, ma course dure depuis une demi-heure et je sens mes jambes s'articuler sans douleur, accélérer la cadence, s'emballer. Pendant dix minutes je vais courir à m'en arracher le cœur pour rejoindre dans les temps la ferme et le terrain carrossable.

Mon portable vibre à ma ceinture. En plein effort, je ne réponds pas, ça peut attendre que je sois chez moi.

À part courir, je n'ai pas de passion. Tout en moi est dévoué, offert, surtout pour Julie, mon aînée, qui me réclame beaucoup d'attention. Elle craint toujours que je ne l'oublie, pourtant jamais je ne l'ai laissée de côté, jamais je ne l'ai négligée, mais toute ma tendresse va pour Annie, allez savoir pourquoi je la préfère. Il paraît qu'une mère reste plus attachée au dernier de ses enfants qu'elle estime avoir toujours à protéger. Annie n'a